

Club de lecture de l'ARCFXG

Le Vent de la Lune, d'Antonio Muñoz Molina

Après trois mois et demi de pause, notre club de lecture a repris ses activités mercredi dernier, le 28 septembre. Au menu : *Le Vent de la Lune*, d'Antonio Muñoz Molina, un auteur andalou que le responsable avait choisi de faire connaître aux autres membres.

Hélas, quelques membres désireux de participer n'ont pas pu se joindre à nous faute d'avoir réussi à se procurer un exemplaire du livre, rare en bibliothèques et épuisé chez le distributeur, une carence que le responsable n'avait pas su prévoir. Huit chanceux ont néanmoins pu échanger sur cet ouvrage à la fois émouvant et nutritif, qui comporte en exergue une citation appropriée du poète Antonio Machado (« Je ne me rappelle que l'émotion des choses »), et qui est à juste titre dédié au père de l'auteur, Francisco Muñoz Valenzuela et à sa mère Elvira.

Le roman raconte en gros la vie du narrateur, qui a treize ans à ce moment, dans une petite ville andalouse de la sierra, qu'il nomme Magina, autour de la date mythique du 21 juillet 1969, où les astronautes Armstrong et Aldrin ont foulé la surface de la Lune. Le jeune homme est à un moment charnière de sa vie : passionné par la science (et en particulier par l'aéronautique) et grand lecteur, il vient d'accéder à l'école secondaire catholique dirigée par les Salésiens et ressent fortement la coupure avec son enfance et son milieu familial qu'entraîne son accession à un niveau scolaire étranger aux siens, des paysans pauvres (son père est maraîcher et la famille participe à l'olivade annuelle de décembre), en même temps qu'il subit les transformations physiques de l'adolescence et ressent l'émergence du désir sexuel qui en fait un pratiquant assidu du « vice solitaire », à sa grande honte.

Antonio, le nommerons-nous, nous fait donc connaître, dans un style qui mélange rêve et fiction et qui superpose et entrelace les différentes dimensions de sa vie (familiale, scolaire, intime, publique, éducative...), ce qui a pour effet de surprendre le lecteur pendant les premiers chapitres, son milieu familial et social, son quartier, l'école où il étudie, ses passions et ses pulsions, son mal de vivre dans un environnement où il se sent étranger et méprisé à cause de sa pauvreté et de ses vêtements rustiques, ses privations et son sentiment de s'éloigner peu à peu du monde familial et sécurisant où il est né et a grandi.

La séance a commencé par une question à brûle-pourpoint : « Où étiez-vous et que faisiez-vous le 21 juillet 1969? »

Comme le responsable l'avait prévu, tous les participants avaient un souvenir très précis de ce moment : formatrice au camp Minogami (Paule); guide à Terre des Hommes (Maria); en vacances à Cavendish (Francine); chez ses parents (Jean-Marie); en Utah dans le cadre d'une randonnée vers le canal de Panama (Jacques); à l'Île du Prince-Édouard (Richard); et en camping (Sylvie et le responsable).

Nous avons enchaîné sur une question-valise, qui impliquait à la fois de tracer un portrait de l'Espagne franquiste de 1969 en quelques mots-clés, et qui demandait de relier, ou non, cette réponse à la déclaration des *Hommes de bien* d'Arturo Pérez Reverte, qui qualifiaient l'Espagne, en 1780, de pays triste. Les réponses ont fusé comme des feux d'artifice. Sont ressortis les traits suivants : un pays écrasé sous deux dictatures, la politique (Franco) et la religieuse, mais où subsiste l'espoir symbolisé par le personnage de Lola, tante du narrateur; un endroit historiquement triste, sombre et violent, et gouverné par la tradition; un monde austère et sombre, où germent néanmoins les amorces du changement; un lieu où règnent la pauvreté et le froid, si bien décrits par l'auteur; un royaume dictatorial où les discussions politiques sont proscrites; un milieu social où règne la corruption et qui est prisonnier du temps circulaire et de la routine; une petite ville dont les habitants ne se projettent pas dans l'avenir et dont tout ce qu'ils lui demandent, « c'est de ressembler au meilleur du passé ».

Le sherpa avait aussi demandé aux membres d'identifier un passage du roman qui les avait particulièrement touchés. La difficulté ne fut pas d'en trouver un, mais de choisir entre ces phrases, ces paragraphes et même ces chapitres (dont le 5 en entier, où le narrateur raconte son arrivée à l'école secondaire, où il est un étranger, de par son origine sociale paysanne, méprisé et même humilié) celui qui les avait le plus émus. En voici quelques exemples :

-« Le froid de l'hiver est une invasion mystérieuse qui se coule sous les portes et entre les vantaux mal ajustés, qui avance graduellement dans les pièces et dans l'ombre des couloirs, qui monte invisible par l'escalier et qui étend sur chaque surface son étreinte coupante... »

-« Moi, je suis resté en arrière, ailleurs, sans que je sache où, perdu, dans un collège où je ne connais personne et où je remarque souvent le regard hautain des fils de riches, où je suis menacé par des élèves plus âgés et redoutables... »

-« Le passé des adultes est un monde sur lequel on ne peut se pencher que par d'étroites fentes, une maison sombre où presque toutes les pièces sont fermées à clef et dont les volets des fenêtres sont clos, et qui laissent passer à l'occasion un filet de lumière... »

-« Le cerveau humain est un organe trop précieux pour l'endommager avec des prières et des superstitions ecclésiastiques. »

-« Chaque livre est la dernière des chambres d'une série, la plus sûre et la plus profonde, à l'intérieur de mon refuge. Un livre est une tanière où se dissimuler, une île déserte où se retrouver à l'abri, et aussi un véhicule pour s'enfuir. »

-« Il n'y a ni haut ni bas, ni jour ni nuit, ni hier ni demain. Il y a une force qui attire les corps célestes entre eux et une autre qui les éloigne sur les ondes d'expansion d'une grande explosion qui s'est produite il y a quinze milliards d'années. »

Quant aux personnages du livre, c'est la tante du narrateur, Lola, une femme émancipée qui répand autour d'elle lumière, couleurs, joie, sensualité, odeurs, qui a été la préférée

des lecteurs. Certains ont aussi souligné leur attachement au père Peter, un ecclésiastique ouvert, au narrateur, ou au père de celui-ci, un maraîcher paisible qui adore son travail et le pratique avec amour et rigueur, et qui se rend au marché chaque matin, habillé avec soin et fier de vendre ses produits aux clients. Jean-Marie a avoué avoir apprécié (sur le plan littéraire, on s'entend) le personnage de Baltasar, un voisin aisé qui a un passé de phalangiste et d'escroc et dont l'agonie se prolonge indéfiniment, et qui demeure odieux jusqu'à la fin.

En somme, c'est d'une voix unanime que les membres du club de lecture ont reconnu les grandes qualités de ce roman d'apprentissage qui comporte une dimension historique. Ils ont apprécié ce qu'il leur a apporté sur le plan des connaissances historiques et scientifiques. Ils ont aussi reconnu ses grandes qualités littéraires (et même celle de la traduction de Philippe Bataillon), dont la beauté du texte, poétique par moments et porteur d'images fortes, et sa construction originale, qui comporte des superpositions et des parallèles et qui joue sur plusieurs registres. Surtout, tous ont été touchés par les émotions vraies qu'ils ont ressenties en prenant connaissance d'un moment marquant de la vie du narrateur, fils de paysans pauvres dans une Espagne franquiste sombre et triste, qui vit une transition difficile vers un autre univers grâce à sa passion pour la littérature et les sciences et, bien sûr, grâce à l'éducation qu'il reçoit, en dépit des carences de celle-ci.

Un grand moment de lecture qui nous a permis d'avoir des échanges chaleureux.

À lire aussi de cet auteur nobélisable : *Pleine Lune* et *Dans la grande nuit des temps*, deux œuvres puissantes et bouleversantes.

Le prochain club de lecture aura lieu à la mi-novembre (le 16?) et portera sur *Mistouk*, du sociologue Gérard Bouchard.

Marc Simard, responsable du club de lecture de l'ARCFXG.